

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[127. Val-Richer, Mardi 11 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 127. Val-Richer, Mardi 11 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Les mots clés

[Autoportrait](#), [Discours du for intérieur](#), [Mandat local](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date 1838-09-11

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Certainement l'état de Marie n'est pas naturel. [...] Je ne peux me soucier vraiment que de trois choses, les gens que j'aime, les affaires publiques et les questions religieuses.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°164/194

### Information générales

Langue Français

Cote

- 385, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle),

Nature du document Lettre autographe  
Support copie numérisée de microfilm  
Etat général du document Bon  
Localisation du document Archives Nationales (Paris)  
Transcription  
127 mardi 11 sept. 7 heures 1/2

Certainement l'état de Marie n'est pas naturel. Regardez-y bien et prenez les arrangements, convenables. Je suis préoccupé pour vous de cet ennui nouveau, qui peut- être aussi un trouble. Il est bon qu'elle vous quitte pour quelque temps. La Duchesse de Talleyrand est assez propre, avec son air féroce, à lui imposer une contrainte sanitaire. J'attends impatiemment le résultat de vos délibérations avec Lady Granville. J'ai bien envie d'être jaloux d'elle. Quoique jaloux, je suis charmé de son retour. Elle vous est aussi utile qu'agréable, de bon conseil et de doux passe-temps. Nous avons raison de tenir au Cabinet Whig. Du reste, j'espère qu'il tiendra. Avez-vous lu sur son compte et sur la dernière session du Parlement, un article assez intéressant de M. Duvergier de Hauranne dans la Revue française qui vient de paraître ? Qui dit-on des démentis de M. Molé au général Bugrand ? L'opposition a bien peu d'esprit. C'est la légèreté de M. Molé qu'il faudrait poursuivre. Evidemment, il a dit au général Bugrand ce que celui-ci a répété. Ce n'est que cela ; mais c'est bien quelque chose. Evidemment l'affaire suisse va tomber dans l'eau. La suisse prend son temps pour faire une platitude. On a fait de tous temps des platitudes, mais autrefois, elles n'étaient pas précédées de ces éclats publics de ces fanfaronnades qui sans les empêcher aujourd'hui, les rendent parfaitement ridicules. A la vérité, il n'y a plus de ridicule ; nous en avons perdu la liberté et presque le sentiment. Depuis que le genre humain tout entier est en scène, on n'ose plus se moquer de personne.

Vous vous seriez moquée de moi hier si vous aviez eu avec quelle prolixité, quelle gravité je discutais avec les autorités de St Ouen, la question d'un bout de chemin vicinal que je veux échanger contre un autre. Vous vous sentez un peu jalouse du Val Richer. Vous avez bien tort. Je fais de mon mieux pour prendre intérêt à tout cela. J'y donne du temps, de l'attention. Je m'occupe sérieusement d'une plantation, d'un vase, d'un meuble d'une gravure. Je n'y ai point mauvaise grâce, je vous assure, et les assistants me savent, je crois, très bon gré de mon empressement et de mon plaisir.

Mais au fait tout cela est parfaitement superficiel tout cela ne m'occupe, ni ne m'amuse ; mon temps est plein mais rien que mon temps ; et quand je rentre dans mon Cabinet, je ne retrouve dans ma pensée à peu près rien de ce qui a rempli ma journée. Je ne puis me soucier vraiment et m'occuper sérieusement que de trois choses, les gens que j'aime, les affaires publiques, et les questions religieuses. Je comprends qu'on se donne tout entier à une personne, à la politique, ou à Dieu. Le reste n'en vaut pas la peine.

Je suis bien aise que vous ayez causé à fond avec Médem. Il faut qu'une fois au moins un homme d'esprit dise votre position ici et comment vous vivez. Si de l'autre côté, il y avait aussi un vrai homme d'esprit, rien de tout ce qui vous arrive, n'arriverait. Vous avez bien raison. Toutes les fois que deux hommes d'esprit se voient, ils se séparent contents l'un de l'autre. M. de Metternich et Thiers ont dû s'amuser beaucoup. Thiers fait profession d'être absorbé dans l'histoire de Florence.

10 heures

La phrase me déplaît aussi. Merci de me la pardonner. Un seul mot pourtant, pour excuser. Je ne veux, je ne puis penser à moi, à mon bonheur, à mon plaisir et y subordonner toutes choses, que si je suis pour vous tout ce que je veux être. A cette seule condition, je vous garde à tout prix. Si cela n'était pas, je ne penserais plus qu'à vous, aux intérêts et aux convenances de votre avenir, de votre avenir à vous seule. Voilà mon sentiment quand j'ai écrit cette phrase. Pardonnez-la moi encore ; mais ne dites pas qu'il y a de la glace dessous. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 127. Val-Richer, Mardi 11 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-11

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1516>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreMardi 11 septembre 1838

Heure7 heures 1/2

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

mardi 11 Septembre 7 Juillet 72

50

certainement l'état de Maria n'est pas naturel. Regardez-y bien et prenez les arrangements convenables. Je bien préoccupé pour vous de ces amis nouveaux, qui peut être aussi un trouble. Il est bon qu'ils vous quittent pour quelque temps. La duchesse de Talleyrand est une femme propre, avec une vie forcée, je lui impose une contrainte d'autant plus impatiemment le résultat de nos délibérations avec Lady Granville. J'ai bien envie d'être jaloux d'elle. Unique, j'adore, je suis charmé de son retour. Elle vous est aussi utile qu'agréable, de bon conseil et ne nous fatigue point. Nous avons raison de tenir au cabinet solide. De sorte, j'espère qu'il tiendra. Je vous lais, sur ton compte et sur la dernière réunion du Parlement, un article très intéressant de M<sup>r</sup> Duvergier de Hauranne dans la Revue française qui vient de paraître ?

Qui est-on des démonts de M<sup>r</sup> Molé ou général Brugaud ? L'opposition a bien peu suspect. C'est la légèreté de M<sup>r</sup> Molé qui fera droit pourvoire. Probablement, il a dit au général Brugaud ce que celui-ci a répété. Ce n'est que cela ; mais c'est bien quelque chose.

Probablement l'affaire Suétte va tomber dans l'eau. La Suétte prend son temps pour faire cette plafardade. On va

fait de tout tems des plantations ; mais autrefois elles n'étaient pas proscrites, de ce état public, de ce fanatisme, qui, dans le empêches aujourd'hui, les œuvres parfaitement ridicules à la vérité, il n'y a plus de ridicules ; nous en avons perdu la liberté, et perdu le sentiment. Depuis que le genre humain tout entier est en déroute, on n'en plus de moquer de personne.

Vous, vous trouz moquerie de moi hier si vous diriez ou avec quelle prétendue, quelle gravité je discutais, avec la autorité de je ne sais, la question d'un bout de chenin vicinal que je vous échangeais contre un autre. Vous nous teniez un peu jaloux du Val-Richer. Vous avez bien tort. Je pris de mon mieux pour prendre intérêt à tout cela. J'y donne du temps, de l'attention. Je m'occupai évidemment d'une plantation d'un vase, d'un moule, d'une gravure. Il n'y ai point mauvaise gracie, je vous assure, si le résultat me sauve, je crois, très bon gré de mon empêusement et de mon plaisir. Mais au fait tout cela est parfaitement superficiel, tout cela ne m'occupe ni ne m'amuse. Mon temps est plein, mais rien que mon temps, et quand je rentre dans mes cabinets, je ne retrouve dans ma pensée à peu près rien des le qui a rempli ma journée. Il ne puis me soucier vraiment de m'occuper sérieusement que de trois chose, la chose que j'aime, la affaire publique, et les questions religieuses. Je comprends qu'on se donne tout entier à une personne, à la politique ou à dieu. Je n'en n'en pas la force.

l'auant  
qui, sans  
rivalité.  
et les  
des  
victime  
or un  
Si j'ai  
donne  
l'auant  
n'y ai  
me  
de mon  
épernick,  
plus  
que  
à  
peine.

Il devra bien avouer que vous, ayant causé à fond avec madame, il  
faut qu'une fois en maine un homme d'esprit dans votre  
position, et comment vous vivrez. Si de l'autre côté, il y  
avait aussi un vrai homme d'esprit rien de tout ce qui vous  
arrive n'arriverait.

Vous, avez bien raison. Toute, les fois que deux hommes  
d'esprit se rencontrent, ils se déparent toutes l'un de l'autre. M<sup>r</sup>  
de Maffei et Thiers ont été s'amuser beaucoup. Thiers  
fait profession d'être absorbé dans l'histoire de Florence.

10 h.

La phrase me déplaît aussi. Aussi de m<sup>e</sup> la pardonnez. Un  
seul mot pourtant, pour exposer. Je ne veux pas me priver  
peut-être à moi à mon bonheur, à mon plaisir, et y débordement  
toutes choses que si je suis pour vous tout ce que je veux  
être. À cette seule condition je vous garde à tout propos. Si  
cela n'allait pas, je ne pourrais plus que vous, aux intérêts, et  
aux convenances de notre avenir, de votre avenir à vous deux.  
Voilà mon évidemment quand j'ai écrit cette phrase. Pardonnez-la  
moi encore ; mais ne dites pas qu'il y a de la gêne dessous.